Osaka University Knowledge Archive

Title	La Femme unique ou universelle dans la Poésie de Paul Eluard : à travers la recherche de l'image de la "lumière"
Author(s)	Nakajima, Kazuko
Citation	Gallia. 1975, 14, p. 53-66
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/9249
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

Osaka University

La Femme unique ou universelle dans la Poésie de Paul Eluard

—à travers la recherche de l'image de la "lumière"—

KAZUKO NAKAJIMA

Paul Eluard est bien connu comme poète soit du surréalisme soit de la résistance, et, avant tout, comme celui qui chante toute sa vie d'une voix éclatante, l'amour, érotique ou conjugal. Alors, quelle est la femme qui joue un rôle si important dans sa poésie? Nous allons l'examiner en analysant ce que signifie "la lumière". Celle-ci, à mon avis, est un des mots clefs pour éclairer l'essence de sa poésie qui ne commence que par l'acte de voir. Parce que la lumière elle-même a naturellement deux visages : elle est l'essence indispensable à la perception visuelle et elle peut être visible en elle-même. Ce qu'il y a de plus important, c'est que la plupart des mots concernant la clarté impliquent des images de la femme (1), et cela caractérise son monde poétique construit d'images incomparablement précises et claires.

Ajoutons que tous les exemples tirés d'Eluard que nous citons sont extraits de : Paul Eluard OEuvres complètes, tome I et II, Bibliothèque de la pléiade.

I

C'est avec un rythme léger de musique ou une vibration à peine perceptible que les femmes lumineuses figurent. Ce sont des danseuses habillées d'or éclatant, dont le mouvement envoie la lumière aux yeux du poète, ou bien, de jeunes filles d'une limpidité de cristal qui brillent en réfléchissant les rayons du jour. Pourtant, les femmes ordinaires comme celles que je viens de mentionner ne jouent qu'un rôle secondaire pour laisser apparaître dans l'univers d'Eluard, une femme unique, "toi".

D'abord, comme objet du désir, elle se montre dans la nature dont la vision a une signification positive pour Eluard, en outre, sa substance est la lumière naturelle, l'essence indispensable pour la composer. Autrement dit, elle est avant tout saisie comme existence visuelle. Dans "Capital de la douleur", presque tous les mots concernant des corps célèstes symbolisent les divers aspects d'une femme, malgré la différence subtile entre elle et eux : un astre est chair brillante très fort d'amour charnel, une étoile la part un peu plus spirituelle et complexe, et la lune signifie son côté capricieux et mystique. C'est leur sang qui circule dans les veines de la femme et soutient son existence en la faisant rayonner de l'intérieur.

Et toi, le sang des astres coule en toi, leur lumière te soutient.

(t.I, p.188 Une)

Encore plus minutieusement, le poète dessine par une variation de clarté incomparable les détails du corps féminin dans "L'amour la poésie" ; ce dessin au trait fin du nu se détache peu à peu sur le fond. Ce qu'il y a de plus important, ses yeux francs sont une source intarissable d'où déborde la lumière qui grandit comme un germe, et ils la projettent de tous côtés dans l'espace autour d'elle.

Ses yeux sont des tours de lumière
Sous le front de sa nudité.

(t.I, p.229)

Cette lumière, essentiellement expansive et rayonnante plus lourde et plus ardente, a gagné la fluidité de l'eau, et en pénétrant dans les yeux du poète, suscite irrésistiblement en lui l'impulsion sexuelle. De cette façon, elle provoque la transformation de beaucoup de choses visuelles en choses charnelles.

A l'apogée de la volupté, un oiseau, "l'esprit de lumière", prend son vol et monte un chandelle comme pour abandonner toutes les ambiguïtés ou toutes les misères qui existent sur la terre et dans le coeur du poète.

Un oiseau s'envole,
Il rejette les nues comme un voile inutile,
Il n'a jamais craint la lumière,
Enfermé dans son vol,
Il n'a jamais eu d'ombre,
...

Un homme aux yeux légers décrit le ciel d'amour.

(t.I, p.192 Georges Braque)

Ici, la lumière apparue dans les yeux de la femme, peut gagner la direction verticale et aussi l'étendue. De plus, qu'elle soit apportée par un oiseau, est un des éléments principaux qui caractérisent l'érotisme éluardien : légèreté et mobilité.

Après l'acte d'amour, dans la semi-conscience de l'homme entre le sommeil et l'éveil, les images du corps féminin apparaissent ou disparaissent alternativement lumineuses ou obscures. C'est dans le rêve joint à celui de la femme que toutes les choses brisent leurs liens avec la réalité et, en se mêlant, nourrissent la vie de demain : la femme y recueille la lumière instantanée, c'est-à-dire un point du temps, le présent, et la prolonge peu à peu, jusqu'à former un cours, qui aboutit à l'éternité : l'avenir du poète est littéralement assuré par une caresse et un baiser. Ainsi, d'un côté, elle montre le monde de demain, plus léger et plus clair, de l'autre, simultanément, elle revient à l'enfance pure avec lui, quelquefois jusqu'à la naissance, où elle se métamorphose en une petite fille obéissante ou une mère douce, qui admettra entièrement le poète par des concessions à tous ses désirs, et le nourrira avec affection. Ce n'est point un simple regret mélancolique du passé. Les amants cultivent leur voeu de renouvellement incessant et d'immortalité, dans un berceau paisible, le point de

départ de la vie de tous.

Comme si les rapports sexuels étaient une sorte de purification, le corps féminin a changé de qualité : d'une existence chaude et mouillée à une existence fraîche et sainte, dont la transparence atteint au plus haut degré à l'aube pour un nouveau jour encore.

Eluard a tenté de créer un mythe de la femme vivante dans la nature, en particulier, dans la vitalité des végétaux (2). Sa corps s'associe si étroitement à l'image végetale à la façon du fondu-enchaîne, que tous les deux finissent par s'assimiler dans une même exaltation. Avoir des rapports avec telle femme, c'est précisément qu'un homme, lui-même aussi, se mêle à la vigueur féconde de la nature. Ce n'est que selon sa loi qu'il aime une femme toute entière telle qu'il la voit, sans être l'esclave d'aucune norme religieuse ni d'aucune convention sociale. Pour lui, il n'existe pas de dualité originelle entre âme et corps, de plus, le désir sexuel conduit directement à celui de vivre, de sorte que la libération charnelle n'est pas autre chose que celle de l'humanité. Plus encore, cette femme, douée essentiellement de lumière, a le pouvoir de dévoiler ce qui est opaque, jusqu'à ce que s'éclaircisse la nature intime des choses. Et, en unissant des éléments même opposés sans que leur propriété caractéristique soit diminuée, ses mains de démiurge possèdent le pouvoir caché de réaliser la vie entière sur la terre.

Comme je l'ai exposé ci-dessus, la femme aimée en vient au plus haut rang en tant qu'"Unique" extrêmement érotique, actuelle et terrestre pour le poète, qui ne peut croire en aucun autre dieu. Et son univers ne se met à se mouvoir que quand il se trouve face à face avec cette unique.

II

Ensuite, nous allons examiner le processus par lequel la lumière de la chair féminine devient la lumière de la réciprocité entre l'aimée et l'aimant, et graduellement se confond avec la lumière morale.

Le poète, tout seul, ne pourrait ni se mouvoir ni briller. C'est par l'énergie faible et fortuite d'"un vent de lumière" qui souffle quand il voit la femme nue, que son univers sombre commence à vibrer, se dilater et que son cri commence à s'élever. Elle lui donne un moyen d'investigation dans son être même et jusque dans l'inconscient, en élargissant et approfondissant le champ de la perception totale du monde. Stimulé par cette lumière, l'espace fermé et inorganique, qui était occupé par l'immobilité et le silence, se met à opérer un glissement décisif et total et à tournoyer féeriquement vers le jour, c'est-à-dire vers le monde de la mobilité et de la parole, en mêlant ses aspirations sentimentales à son sommeil. A tous les objets qui s'agitent pour chercher la sortie, la femme ouvre la porte sur la réalité où se trouve le moyen de

communiquer. Ainsi, elle introduit, par son corps, le poète à la création poétique.

Par toi je vais de la lumière à la lumière
De la chaleur à la chaleur
C'est par toi que je parle et tu restes au centre
De tout comme un soleil consentant au bonheur

(t.II, p.35 Poésie ininterrompue)

Ici, le poète, lui aussi, en arrive à rayonner comme l'autre source lumineuse, et puis, à renvoyer sa lumière aux yeux de "toi".

L'homme et la femme, couple lié fortement par l'amour conjugal, se réfléchissent l'une à l'autre leur être intérieur, comme deux miroirs installés vis-à-vis. Les mots qu'ils lancent sont sentis comme le mouvement d'aller et retour de la lumière, et la lumière des regards échangés entre eux rebondit sans fin en augmentant sa luminosité :

Mains qui s'étreignent ne pèsent rien
Entre des yeux qui se regardent la lumière déborde
L'écho le plus lointain rebondit entre nous

(t.I, p.461 L'entente)

De cette façon, la lumière érotique peu à peu gagne une nouvelle propriété : la continuité, parce que son existence, assurée par leur amour réciproque renfoncé de la fidélité, doit durer, à moins qu'un de ces deux pôles ne disparaisse.

Ici, l'on doit remarquer la multiplication infinie de la vision entre "voyant" et "vue" : ce qui est

regardé dans les yeux de "toi" est envoyé aux yeux de "moi" où il devient plus fertile, puis "moi" le renvoie à "toi" : la répétition est infinie. Le mur qui coupait l'être en deux est enlevé, les images de chaque côté communiquent et leur signification indéfiniment s'agrandit et s'approfondit par degrés. C'est justement parce que, ici, ils réussissent, tous les deux, à avoir une réciprocité inébranlable et à obtenir la preuve d'une union vraiment créatrice.

En outre, en même temps que la lumière donne l'énergie du mouvement à leur obscurité immanente au point de rendre la feuille de plomb d'un miroir transparente, elle commence à illuminer une nuit plus concrète, celle de la terre. Parce que le poète aperçoit "la lumière humaine" dans les yeux de l'aimée, où désormais il cherche le monde transformé par l'amour.

Tes yeux dans lesquels nous dormons
Ont fait à mes lumières d'homme
Un sort meilleur qu'aux nuits du monde

(t.I, p.493 On ne peut me connaître...)

Le couple, qui a déjà trouvé son orientation, en rayonnant de l'intérieur, veut la protéger et la propager chez les autres. Dans le noir présent, le poète, digne de son caractère optimiste, se propose de former la "lumière de la relation" parmi le peuple, car il a la conviction que chacun de la foule a aussi bien que lui, un dégout pour la nuit -- un refus de l'égoïsme et de la sujétion -- et une propension à la clarté -- une

avidité de justice, de liberté et de paix, et surtout un engagement spontané marqué par la fraternité envers la vie terrestre -- bien que ces aspirations demeurent à l'état latent. C'est par l'ubiquité (mettre "moi" simultanément en tous lieux du monde), ou bien, par l'intégration de l'univers entier, que le poète tente d'augmenter la quantité absolue de la lumière et d'élargir la région claire, pour que la terre devienne une masse lumineuse, dont l'ordre est la raison (3). Ainsi, il arrive que se forment des rapports coexistentiels et mutuels entre le poète et le peuple, et que la multiplication, accomplie entre les yeux des amants jusqu'à ce temps-là, commence, plus actuellement et plus dynamiquement, entre d'innombrables pôles.

C'est le peuple qui me révèle la lumière
Son besoin de lumière au fond de sa détresse
(t.II, p.653 Luiz Carlos Prestes)

Mais on ne peut pas oublier que, pour ce poète, ce n'est rien d'autre que "toi", qui l'a maintenu sur terre malgré la force attractive de sa propre nuit anarchique, l'a guidé et lui a fait accueillir le jour du "matin fraternel".

Une femme éteignait le néant sous son ombre
Et moi obscur j'avais réponse à la lumière
(t.II, p.332 Rêves)

Toutefois, justement à cause de sa nature, l'univers d'Eluard créé au fond par deux pôles -- l'aimée et l'aimant -- et exposé au danger de s'écrouler totale-

ment, quand un de ces deux a perdu l'amour pour leur lumière, ou, quand l'un est, à la lettre, disparu. Plus concrètement, c'est dans la vie du poète le divorce avec Gala (4), et la mort de Nusch (5).

Dans le premier cas, quand le poète a le noir pressentiment de la fin de leur amour, la lumière le perce comme une flèche aiguë, ou le roue de coups furieux, d'autant plus qu'elle était si chargée de délices charnelles. Et la lumière de leurs paroles est réduite en miettes, et les oiseaux abandonnés, ayant perdu leur nid, doivent errer dans l'espace fermé crépusculaire digne du silence et de la solitude, où la lumière mourante ne peut plus éclairer qu'un mouvement à peine perceptible des restes du luxe d'autrefois.

La lumière la solitude.

Ici pour nous ouvrir les yeux
Seules les cendres bougent.

(t.I, p.258 Comme une image V)

Le jeune poète, ici, doit reconnaître que lui, trompé par la lumière si éblouissante, il a exigé avec excès la pureté. Dans le monde se produit une crevasse causée par "les blessures de la lumière". De là, il est obligé de chercher en lui-même, mais il ne peut plus y trouver que la vision la plus douloureuse comme on pourrait la rencontrer dans "Les dessous d'une vie" : sous le ciel étouffé de poussière, l'horizon a perdu sa superficie, l'air est immobile dans l'ennui, et des

objets se déforment ou se tordent étrangement, des ombres se querellent les unes les autres. A la fin, le poète, miné par le sentiment de manque, y reste figé dans l'impossibilité de voir et de comprendre dans le noir.

Quand la mort soudaine de Nusch a coupé l'échange des regards entre eux, la lumière disparaît absolument sur la terre, parce que la mort de l'aimée ne signifie que la disparition de la source lumineuse. Toutes les choses, qui étaient si pleines de vie, se solidifient comme un tombeau froid et muet. Aliéné de tous, le poète a perdu les sens de la vie et l'intérêt pour elle, ne peut plus que tenter de tenir une conversation avec une goutte de lumière qui reste à peine dans sa chair. Néanmoins, la lumière, ayant perdu, avec les autres attributs, sa limpidité et sa fluidité d'auparavant, n'y est plus que stagnante lourdement comme de l'huile. En diminuant et s'obscurcissant, la morte attire le poète irrésistiblement dans un autre monde tout à fait confus.

Je nie les larmes leur lumière
Mes yeux ne sont plus de ce monde
Je suis passé tout est passé
Je suis une ombre dans le noir

Je suis le germe du désordre.

(t.II, p.111 Dorée)

Malgré les dures épreuves exposées plus haut, la

lumière d'Eluard toujours ressuscite, mais seulement par les rencontres avec de nouvelles sources : avec Nusch ou le corps jeune de Jacqueline (6), à la fin, avec Dominique (7). Chaque fois, elles ont comblé de leur propre lumière l'espace vide, et en arrachant le poète au néant, elles ont pu prolonger sa vie par leurs caresses. Cependant, n'est-ce pas Eluard lui-même qui ne cessait pas de marcher à la recherche de la nouvelle source lumineuse, plus claire et plus parfaite? Pour lui, la réalisation de l'amour parfait est l'équivalent de la vie même, donc, perdre l'amour cela signifie précisément l'effondrement de son être même, et de son univers tout entier. En d'autres termes, même s'il n'y avait que la seule existence de "toi" avec laquelle il échanges des regards, le poète pourrait trouver, en dépit de toutes les autres obscurités, sa propre clarté et son propre équilibre, comme par une loi naturelle.

Pendant les premiers temps, c'est certainement par l'amour pour une femme déterminée qu'Eluard a pu connaître la possibilité illuminée des sens ou acquérir le moyen de communiquer avec les autres ou maîtriser le temps et l'espace. Mais quand il chante dans le recueil intitulé "Le phénix" -- un oiseau imaginaire qui, naturellement doué de la lumière et de la chaleur, incarne la vie immortelle, qui est chargé de porter les plaisirs si intenses de la volupté -- ce "toi" qu'on y trouve doit représenter, au-delà d'une

femme particulière, la femme universelle qui lui donne la lumière comme guide de l'horizon d'un homme à l'horizon de tous. Et ces chansons ne sont rien d'autre que les hymnes à tous les "Adam et Eve", à l'amour conjugal primitif et immortel.

J'allais vers toi j'allais sans fin vers la lumière
La vie avait un corps l'espoir tendait sa voile
Le sommeil ruisselait de rêve et la nuit
Promettait à l'aurore des regards confiants
Les rayons de tes bras entr'ouvraient le brouillard
Ta bouche était mouillée des premières rosées
Le repos ébloui remplaçait la fatigue
Et j'adorais l'amour comme à mes premiers jours

(t.II, p.441 La mort l'amour la vie)

Eluard continue à chercher ce qui existe éternellement dans toutes ces femmes, c'est-à-dire, la racine de la vie et du bonheur sur la terre, non pas dans le paradis chrétien, mais dans le feu de Prométhée (8), grâce auquel l'on peut transformer l'amour en un des facteurs de la révolution.

NOTES

(1) J.-P. Richard l'observe dans Onze études sur la poésie moderne, p.108 : "Entre chair et lumière n'existent ici qu'une différence de degré, que des variations de fluidité ou d'énergie..."

(2) M. Meuraud écrit "L'amour de la nature et l'amour de la femme finissent par se confondre dans une même

exaltation de la beauté.", dans L'image végétale dans la poésie d'Eluard, p.55.

(3) Dans Poésie ininterrompue et la poétique de Paul Eluard, p.73, R. Vernier indique "La lumière est... condition indispensable à l'ordre de l'univers, à la vie même, aux "liens" entre l'homme et son habitat terrestre, aussi bien qu'aux rapports sociaux."

(4) Son vrai nom est Hélène Dimtrovnie Diakonova. Paul l'épouse en 1917, mais il divorce un 1929, parce qu'elle aime Dali, peintre surréaliste.

(5) Son vrai nom est Maria Benz. En 1932, Paul l'épouse, qui est danseuse et actrice pauvre à cette époque. Elle meurt en 1946.

(6) Pendant quelques années après la mort de Nusch, Paul cohabite avec Jacqueline et son mari Alain.

(7) Son nom est Dominique Laure. Paul la rencontre au congrès de la paix au Mexique en 1949, et ils se marient en 1951.

(8) G. Bachelard le fait remarquer, "Bien avant qu'il écrivit Le phénix -- cette palingénégie du feu -- Paul Eluard avait prométhisé toutes ses images.", dans un article intitulé : Germe et raison dans la poésie de Paul Eluard, dans Europe, 1953, juillet-août, n°91-92, p.115-119.